

Le Matin

Stéphane LAUZANNE, Rédacteur en chef

Jules MADELINE, Président

CINQ MOIS DE GUERRE

Où en sommes-nous ?

Cinq mois de guerre ! Depuis l'ouverture des hostilités, voulue par le kaiser, où en sommes-nous ? Le bilan définitif de notre territoire se poursuit et bientôt, espérons-le, le banditisme allemand ne pourra plus s'exercer sur celles de nos populations qui sont encore sous le joug de l'envahisseur.

Le 1^{er} août, il faut le rappeler sans cesse, les Boches sont prêts à saisir la proie qu'ils convoitent depuis de longues années. Leurs agents, tous leurs agents, sont à leur poste. Tout est organisé. Une quinzaine de jours leur suffira pour s'installer à Paris.

La capitale leur échappe. Joffre gagne la bataille de la Marne. Paris est sauve. Mais ils souillent une partie de notre territoire. Onze départements sont en partie occupés par eux. Leur offensive avant été brisée, ils organisent la défensive. Depuis le 12 septembre, nous luttons chaque jour pour les déloger. Nous gagnons du terrain. Combien de mois auraient été nécessaires pour les chasser de Paris !

Le 1^{er} janvier 1915, le nettoyage de nos territoires continue sans répit. Notre armée s'est fortifiée, s'est aguerrie dans des proportions considérables. Elle a à sa tête de grands chefs, de véritables chefs. Pour tous, depuis le plus humble trouvier jusqu'au généralissime, une seule pensée, qui est aussi celle de nos alliés belges et anglais : la victoire certaine, sans doute prochaine.

Notre certitude de vaincre est invincible. Nous sommes pourvus de tout ce qui est nécessaire : nos caissons sont remplis de munitions ; la fabrication de nos obus est intensifiée. Nous ne manquons rien.

La guerre nouvelle qui nous est faite par un peuple sans courage n'a plus de secrets pour nous. Nous avons appris à nous battre comme ils se battent. Ce fut très dur pour la nation de braves que nous sommes. Nous avions l'habitude d'offrir, au grand soleil, nos poitrines. Ils se sont dérobés à ce loyal combat.

L'intelligence et la vaillance du guerrier français sont telles que l'on peut, sans forfanterie, dire que la « manière » allemande, nous l'avons déjà perfectionnée. Nous sommes maintenant supérieurs à nos abominables ennemis.

Ils avaient en quantité de l'artillerie lourde. Nous n'en avions que très peu. Nous avons travaillé. En cinq mois nous avons construit de gros canons. Notre situation est égale, bientôt nous aurons la supériorité.

Notre génie national a fait plus. La nécessité de vaincre a provoqué des énergies nouvelles. Nombre de découvertes nous assureront, si la guerre dure encore quelques mois, des avantages certains sur les points les plus formidablement défendus.

L'objectif allemand avait compté sur nos divisions, qui pour lui étaient le présage de défaillances certaines. Il avait mis tout en œuvre. Il avait acquis des concours : il avait provoqué et entretenu la trahison. Ce peuple d'espions, de gredins et d'assassins avait mesuré la France à son aune.

Il y a dans la collectivité allemande quelques braves gens et d'innombrables bandits. Il y a dans la collectivité française quelques bandits et d'innombrables braves gens.

Voilà la différence ! Pourtant, même en France, n'avons-nous pas entendu répéter à satiété, que l'Allemagne était une grande et noble nation, d'une valeur intellectuelle indiscutable, et d'une civilisation remarquable ? La Kultur a fait aujourd'hui ses preuves.

Mais que penser de ceux qui s'étaient à ce point trompés. Étaient-ils dupes ? Étaient-ils complices ?

Il n'y a qu'une alternative. Ils étaient des gredins ou des serins.

LA GUERRE DANS LES FLANDRES



Poste d'Allemands observant la contrée et repérant les distances au télémètre sur le toit d'une ferme

Les Russes en Transylvanie

PETROGRAD, 7 janvier. — Dépêche particulière du « Matin ». — Les Russes sont entrés en Transylvanie.

Les Autrichiens ont évacué hâtivement toute la Bukovine, d'où de nouveaux chemins s'ouvrent aux troupes russes vers les provinces hongroises surtout dans la direction de la ville de Marmaros-Sziget.

L'Autriche appelle l'Allemagne à son secours... contre la Serbie

ROME, 8 janvier. — On télégraphie de Trieste au « Giornale d'Italia » :

Ces jours-ci, de nombreuses troupes allemandes, composées en majeure partie de Bavarois et provenant des régions de Salzbourg, Franzefeste, Tirol, ont été envoyées vers la Hongrie orientale, la Bosnie et l'Herzégovine.

On dit que jusqu'à présent 50.000 ou 60.000 hommes ont passé, mais d'autres sont attendus devant porter leur nombre à 100.000 ou 200.000. Ce contingent allemand est destiné à renforcer l'armée autrichienne forte de 200.000 à 300.000 hommes qui s'apprête à faire très prochainement une nouvelle tentative contre la Serbie.

L'intervention des troupes allemandes, dans cette action contre les Serbes, aurait été décidée il y a une vingtaine de jours à la suite du désir exprimé par de très hautes personnalités autrichiennes qui sentent la nécessité absolue de relever le prestige militaire de l'armée autrichienne. (Havas.)

Une formule ingénieuse pour dire qu'on s'enfuit

AMSTERDAM, 8 janvier. — Communiqué autrichien du 7 janvier. — Cauté sur le front de la Hongrie et de la Galicie.

Gelée et neige dans les hautes régions. Sur la Duna et en Pologne russe, duels d'artillerie intermittents.

Dans la région des forêts et des Carpates et sur nos positions avancées, plus au sud, des considérations de sécurité pour nos troupes qui se trouvaient en présence de forces ennemies supérieures ont rendu leur retraite nécessaire vers les passes principales. (Havas.)

Von Nostradamus

EN FÉVRIER, LES RUSSES
EN MARS, LES FRANÇAIS
EN AVRIL, LES ANGLAIS

LONDRES, 8 janvier. — Du correspondant particulier du « Matin ». — Le correspondant du Daily Express, à Amsterdam, apprend de la source la plus autorisée qu'au cours d'une conversation récente avec le ministre d'Allemagne dans un des États neutres d'Europe, M. von Jagow, le ministre des affaires étrangères d'Allemagne, aurait dit :

« Nous n'avons aucunement à nous inquiéter. Les choses progressent d'une façon excellente pour l'Allemagne. Voici mes prévisions :

« Vers la fin de février, nous aurons écrasé les Russes. Fin mars, c'en sera fait de l'armée française. En avril, nous commencerons d'une façon définitive le règlement de comptes avec la Grande-Bretagne et je pense que nous en aurons fini vers le milieu de mai.

« En tout cas, tous les ennemis de l'Allemagne seront battus avant juin. »

Communiqués officiels du 8 janvier (159^e JOUR DE GUERRE)

15 heures.
L'artillerie ennemie a montré pendant toute la journée du 7 beaucoup d'activité en Belgique et dans la région d'Arras. L'artillerie française a répondu vivement et efficacement. Notre infanterie a réalisé quelques progrès. Près de Lombray, nous avons enlevé, à cinquante mètres en avant de nos tranchées, un mamelon occupé par l'ennemi. A l'est de Saint-Georges, nous avons gagné du terrain. Nous avons sérieusement endommagé les tranchées ennemies voisines de Steenstraete.

Dans le secteur d'Arras, au bois de Berthouval, nous avons, sans être attaqués, dû évacuer certains éléments de tranchées où les hommes étaient enlisés jusqu'aux épaules. A gauche de la Boisselle, notre ligne de tranchées a été portée en avant ; nous occupons le chemin de la Boisselle à Aveluy.

Dans la vallée de l'Aisne, le duel d'artillerie a été assez vif ; notre artillerie lourde a obtenu de bons résultats. Près de Blanc-Sablon, les minewerfers de l'ennemi nous ont infligé des pertes, mais dans l'après-midi nous avons arrêté le feu allemand.

Dans le secteur de Reims, à l'ouest du bois des Zouaves, nous avons fait sauter un blockhaus et occupé une nouvelle tranchée à 200 mètres en avant de nos lignes. Le combat d'infanterie entre Béthény et Prunay a été d'une extrême dureté : les Allemands ont laissé de nombreux morts sur le terrain, nos pertes sont minimes. Entre Jonchery-sur-Suppe et Souain, nous avons, à plusieurs reprises, réduit au silence l'artillerie ennemie, bouleversé des tranchées et détruit des abris.

En Argonne, à l'ouest de la Haute-Chevauchée, l'ennemi a fait sauter à la mine quelques-uns de nos tranchées de première ligne qui ont été complètement bouleversées. L'attaque violente qu'il a aussitôt prononcée a été repoussée à la baïonnette. Nous avons fait des prisonniers et maintenu notre front, sauf sur une étendue de quatre-vingts mètres où le bouleversement des tranchées nous a obligés à établir notre ligne à vingt mètres en arrière.

Sur les Hauts-de-Meuse et entre Meuse et Moselle, rien à signaler. Le vent a soufflé en tempête toute la journée.

Notre offensive a continué dans la région de Thann et d'Altkirch et a obtenu des résultats importants. Nous avons repris les tranchées sur le flanc est de la cote 425, où l'ennemi avait réussi à se réinstaller il y a deux jours. Nous avons ensuite gagné du terrain à l'est de ces tranchées.

Plus au sud, nous avons enlevé Burnhaupt-le-Haut. Nous avons en même temps progressé dans la direction de Pont-d'Aspach et du Kahlberg. L'artillerie ennemie qui avait essayé sans succès d'atteindre nos batteries a renoncé à tirer sur elles pour bombarder exclusivement l'hôpital de Thann qui a été évacué.

23 heures.
Au nord de Soissons, nous avons enlevé une redoute allemande, conquis deux lignes successives de tranchées et atteint la troisième ligne. Trois retours offensifs exécutés par les Allemands ont échoué.

En Argonne, une très violente attaque allemande à hauteur de la Haute-Chevauchée nous a d'abord forcés à nous replier sur un kilomètre de front. Mais, nous avons contre-attaqué et réoccupé nos positions.

Un radiotélégramme de presse allemand prétend que nous avons perdu la cote 425, dominant Stenbach, et que nous n'avons pas pénétré dans Burnhaupt-le-Haut. Ces deux allégations sont fausses.

CE QUI S'EST PASSÉ SUR LE FRONT (D'après les communiqués)



“ LES DIABLES BLEUS ”

C'est le nom, nous l'avons dit, que l'ennemi donne à nos chasseurs alpins. Il a été frappé de leur mobilité extrême, de leur vivacité au combat, de cette hardiesse que rien n'arrête, qu'aucun obstacle ne rebute et qui les pousse à l'escalade, à travers des champs de neige, des sapinières et des rochers, comme si rien ne comptait pour eux, que le but à atteindre.

Le moment est peut-être venu de rappeler que ces braves soldats ne sont pas tous des montagnards de la Savoie, des « guides » de Chamoni ou des pâtres de l'Auvergne. Les treize bataillons alpins de l'active, de la réserve ou de la territoriale que compte actuellement le 15^e corps d'armée sont recrutés presque exclusivement dans la 15^e région. Nous pourrions citer tel bourg des Bouches-du-Rhône, ayant à peine une population de onze cents habitants et qui a déjà perdu, de-

puis le début de la guerre, une douzaine de « diables bleus ». Ces morts glorieux, où sont-ils tombés ? En Belgique, dans les Vosges, en Alsace.

Voilà qui en dit long, n'est-ce pas ? Et c'est une éloquent réponse à ces calomnies imbeciles des journaux allemands, qui prétendent que les populations du midi de la France, lassées de la guerre, demandent la paix à tout prix.

La paix ? Les diables bleus ? Ah ! bien oui ! Ils sont si las de se battre, que leur corps d'armée arrive bon deuxième sur la liste de ceux qui ont été mis à l'ordre de l'armée. Comment omettrions-nous de le dire, quand nous savons que plusieurs des citations qu'il a méritées lui ont été décernées pour ses hauts faits sur la terre d'Alsace ?

La vérité est que la France dresse en ce moment contre l'ennemi de la civilisation une collectivité magnifique de dévouements

et de courages. Tous ses enfants sont unis dans le même effort, responsables des mêmes faiblesses au début, solidaires maintenant dans le même succès et le même honneur.

Il n'y a plus ni Lorrains, ni Picards, ni Poitevins, ni Toulousains, ni Arvernes, ni Bourguignons, ni Provençaux, ni Parisiens : il n'y a plus que des Français.

Et, avec les diables bleus, on en fera voir aux Allemands de toutes les couleurs !

LE “ MATIN ” EN BELGIQUE

De l'angoisse sur deux villes

[DE L'ENVOYÉ SPÉCIAL DU « MATIN »]

Furnes, 4 janvier.

Le petit garçon avait onze ans. Son métier de fortune était de crier les journaux. Ce matin il avait bien vendu. Arrêté sur le trottoir il comptait sa monnaie :

— Trente-deux, trente-quatre, trente-cinq...

Une bombe tomba du ciel à ses pieds. Un des éclats lui enleva un morceau du crâne. Il croula. Ses sous rouillèrent dans la rue.

Des passants coururent à lui ; marchant dans son sang, ils agrippèrent pour le mieux. Une dame, geste de déchirante bonté, ramassa ses sous et vint les glisser dans la poche de l'enfant. L'enfant avait les yeux ouverts, il dit : Merci, et mourut à l'âge de la première communion.

Au-dessus de Dunkerque, quatre avions ennemis passaient. Le ciel était radieusement bleu. De même les plus beaux fronts portent souvent les pensées les plus noires.

L'un sur l'autre d'autres coups éclatèrent, le monde court. Encore d'autres coups. Où ? On court. La ville si vide dans tous les sens, les quatre avions tournent sur les toits. Un monsieur planté sur sa porte regardait le ciel à travers ses jumelles. Un coup lui arracha le bras. A chaque éclatement la tête guidée par l'oreille va aux quatre coins de la ville. Des petites filles pleurent

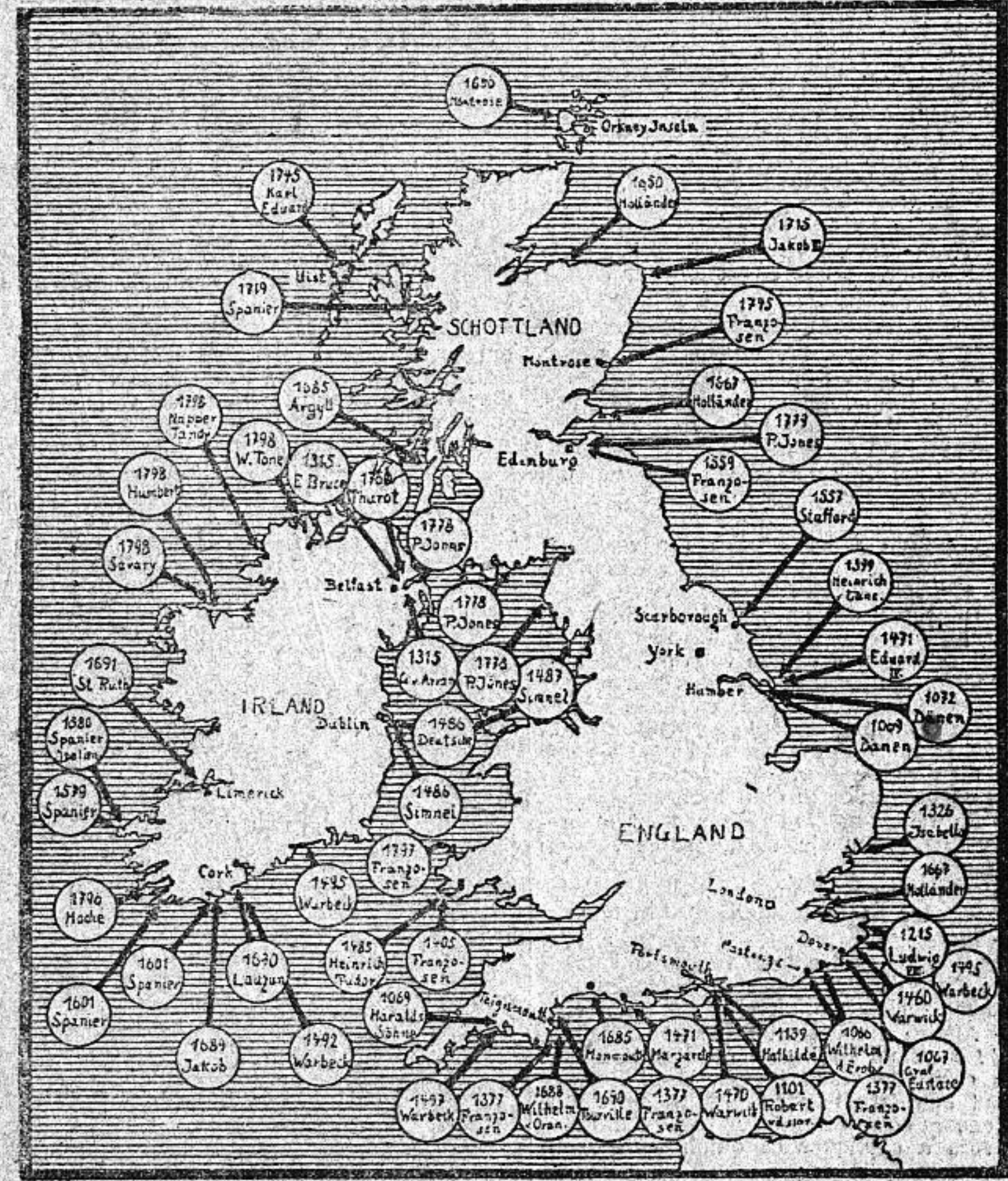
très fort dans la rue. On les engouffre dans un couloir. Les balles de fusil rentrent dans l'air comme dans du feutre. C'est un bruit mat. Encore des coups. On ne les a pas dénombrés, l'esprit n'est pas au calcul. Ils semblent trois fois plus nombreux. Les bombes tombent. Des femmes entassées dans un café poussent des cris de femme. C'est un bombardement. Au coin un autre enfant est mort. Une mère pense au sien qui revient de l'école. Elle court sur le chemin, le vent dans les cheveux. Un homme est mort contre ce mur. Les avions tournent régulièrement. Les éclatements cessent. Les avions ne disparaissent pas. Midi.

On ignore s'ils ont fini de lâcher leurs engins. Ils maintiennent leur danger sur les têtes. Ils savent que la veille la rafale disloquait dans les hangars les appareils qui leur donnaient la chasse. Ils ont au moins vingt-quatre heures de sécurité. Ils en prennent une au-dessus de Dunkerque.

Les forêts tirent sur eux, les fumées blanchâtres du shrapnell s'épanouissent au-dessus de leurs ailes. Ils sont plus haut que la portée. Ils ne lancent plus rien. Ils ne sont plus le danger mais la menace et la menace agit de même sur les nerfs non préparés.

Les gens sont debout dans les maisons. Chaque esprit se pose sur celui de sa famille qui était dehors. On saura bientôt que vingt-deux ont été ramassés

L'ANGLETERRE VULNÉRABLE



Cette carte, qui a été publiée par un journal allemand, est extrêmement intéressante parce qu'elle montre que les Teutons sont bien convaincus que l'invasion de l'Angleterre n'est pas du tout une impossibilité. L'objet de la carte est d'indiquer les différents points des côtes de la Grande-Bretagne et de l'Irlande sur lesquels des débarquements de troupes ennemies ont eu lieu depuis l'invasion de Guillaume le Conquérant.

morts ou raménés chez eux pour mourir. Dunkerque, qui était prête à y aller, subit un plus grand choc, se voit subitement devant une mesquine attaque. L'ébranlement passé elle se retrouve. Deux heures après il ne restait dans le cœur de la ville, outre les larmes pour les vingt-deux cercueils, que du sang-froid.

Cela ne fut qu'un coup rapide. Il est ici une autre ville qui saigne tous les jours par ses veines de ses enfants. Depuis plusieurs mois qu'elle nous a accueilli, nous l'aurions vue, si les pierres pouvaient refléter l'angoisse, pâlir et se défaire. Nous allons raconter votre histoire, petite cité, frêle oiseau sur la branche, Furnes !

Nous y arrivons en octobre. La lune était dessus. Vingt phares d'auto avançaient les maisons. La place était à toutes les autres places que nous avions rencontrées jusqu'à ce qu'un bébé frisé est à une grande personne.

On n'était pas encore certain que les Belges se fussent retournés à temps pour barrer l'Yser. On disait à voix haute que dans trois jours les Allemands rentreraient. Le patron de l'hôtel vendait ses cigares pour rien.

L'agitation régnait. Chaque silhouette nouvelle aperçue dans les rues était un homme dangereux. Les maires, les généraux, nous sautaient sur l'épaule. En moins de deux heures il en vint sept nous secouer dans la soupente que nous avions trouvée chez un épicerie flamand.

Pendant quatre jours des maisons se fermaient. On annonçait l'ennemi. Il n'est plus qu'à dix kilomètres. La petite ville allait de l'espérance à l'acceptation. Elle ne vivait que d'attendre le matin ce qui se passerait jusqu'au soir et le soir ce qu'apporterait la nuit. Elle s'ennuyait d'heure en heure quand elle reprenait des couleurs. L'ennemi était bien arrêté sur l'Yser. Elle allait pouvoir respirer quelque temps. Le patron de l'hôtel regrettrait d'avoir vendu ses cigares.

Il était bien arrêté sur l'Yser ! Elle s'habitua vite au bruit du canon, aux avions, aux bombes et aux flechettes qu'ils lançaient en passant et lorsque de retour des routes de Nieuport, de Perwez ou de Dixmude on traversait sa barrière de chemin de fer on retrouvait sa place déjà presque comme un havre.

Puis Furnes connut la gloire. C'est là qu'Albert venait quand défilèrent ses soldats pour que chacun d'eux pût voir, résumée et magnifiée, la Patrie le regard partir.

On y vit le président Poincaré fixer d'un œil direct le drapeau de la Belgique et George V d'Angleterre, immobile au pied du même bec de gaz, réfléchir.

Devant tant d'honneur qui lui montait au front, cette petite ville, véritable jouet pour touristes, oubliait ses péris.

Ce jour on déjeunait. La journée avait commencé pareille aux précédentes : bruits de canon, hommes en sang qui revenaient, hommes en force qui partaient. On déjeunait. Un premier obus jeta le tintamarre en plein centre. Chacun se leva de sa table. Et d'autres fracas, d'autres obus et des toits qui dégringolaient. On bombardait subitement. La ville est si menue que chaque coin eût sa part. Les zens dans la rue se dispersaient en criant tous à la fois. Ces cris se mêlaient aux masses tonnantes qui s'abattaient. Furnes s'était oubliée mais ne l'avait pas été. On pensait bien à la lier, ainsi que toute la Belgique dans le cercle d'horreur.

On ramassa les morts. On s'organisa pour mieux secourir les blessés le lendemain. Le lendemain on ne bombardait plus.

Les propriétaires des maisons décollées firent remonter les toits. Il y eut, sur les lattes, des ouvriers qui chantaient en posant les tuiles. On savait que la pièce qui avait tiré d'une ferme avait été, si l'on ose dire, raménée par les oreilles dans le camp des alliés. On tenait sur toute la ligne. Les Allemands avaient affaire ailleurs. Au bout de deux ou trois jolies lunes sur les pignons dentelés de la place, Furnes, rassurée, essayait ses larmes. Devant l'église, des enfants jouaient à avoir peur, l'un faisait l'obus, il criait : poum ! les autres faisaient les affolés et couraient aussitôt en piaillant.

Une après-midi, six obus sur la gare. En rentrant, le soir, on vint à nous, on nous dit d'un ton mal assis : « Six obus sur la gare ! » Le jour suivant il y en avait huit, le surlendemain autant.

Les Allemands ont installé un canon sur un truc et le promettent à l'intention de Furnes, sur la voie d'un vicinal.

Et tous les jours, depuis, c'est de six à douze obus — et de cinq à six morts. Les avions collaboraient. Tous ceux qui partaient sur Dunkerque emportaient la « ration » de Furnes, ils la lui donnaient à l'aller ou au retour. Il en vient aussi qui restent longtemps au-dessus, malgré les shrapnells qui montent et les mitrailleuses qui teurrentent. Ceux-là ont une autre mission que de tuer. Ils ne lâchent rien. On comprend que derrière celui qui conduit, un officier précise des points. C'est de même à Dun-

kerque. Ils respèrent. Le canon ne peut pas y aller, ils pensent aux zeppelins.

Furnes n'est pas encore endommagée. Sauf la première fois, les autres bombardements n'ont guère nu à dévaster la ligne de chemin de fer. Mais qu'ils s'y efforcent ! Hier, un obus a gagné cinquante mètres sur les précédents. On sent qu'ils se dépensent en ingéniosité pour trouver le moyen de laisser derrière eux cette ruine de plus.

C'est dans cette atmosphère pleine de fièvre que vit maintenant la petite flamande. Elle est certaine aujourd'hui qu'ils la veulent. Elle les attend avec tous ses panaches : ses deux beffrois, la pointe de son église, le haut de ses pignons, comme M. de Flayolles avec son plumet.

Albert Londres

LE TRAFIC DU CANAL DE PANAMA

On télégraphie de Washington (source officielle). — Les recettes du canal de Panama ont atteint de mai au 1^{er} décembre dernier le chiffre de 1.135.205 0/10.

Le début de l'année, les magasins des chemins de fer étaient encombrés de marchandises et le canal dut servir au transit de chalandes remorquées, écoulant ainsi l'excès des arrivages.

257 navires ont passé par le canal pendant la période précitée : 227 étaient chargés de marchandises et 30 de lest.

ROUTES SUIVIES	NOMBRE DES NAVIRES	TONNAGE
Pour le cabotage de la côte est des Etats-Unis.....	54	320.155
Pour le cabotage de la côte ouest des Etats-Unis.....	61	232.020
De la côte Pacifique des Etats-Unis en Europe.....	34	248.030
D'Europe à la côte Pacifique des Etats-Unis.....	8	38.318
De l'Amérique du Sud aux Etats-Unis et en Europe.....	24	166.917
De la côte Atlantique des Etats-Unis en Extr.-Orient.....	15	74.644
Dans le sens inverse.....	24	148.207
Différentes routes.....	7	19.203
Sur lest.....	30	—
TOTAUX.....	257	1.237.484

Le livre sanglant

Le président du conseil a décidé que le rapport de la commission d'enquête sur les atrocités allemandes allait faire l'objet d'une brochure qui sera d'abord tirée à 100.000 exemplaires. Cette brochure, qui sera ensuite traduite dans plusieurs langues, sera répandue dans tous les pays neutres.

La réapparition du pain croûté

Nul doute que si le kaiser avait pu absorber le déjeuner qu'il avait commandé, à Paris, pour le 15 août, il aurait exigé qu'on lui servît du pain de luxe.

Et si, après 159 jours de guerre, Guillaume, désespérant de voir jamais son corps mis dans la capitale, a délégué l'un des soldats de son innombrable armée d'espions pour le suppléer, il pourra se convaincre, par le rapport qui lui sera fourni, que Paris est encore loin de songer à remplacer, en tout ou en partie, la farine blanche, la belle farine de froment, par la féculle de pommes de terre.

Voilà, en effet, que le pain croûté, le pain doré, qui fleurit le bon hôte et agresse l'appétit, le pain croûté, avant-coureur du croissant beurré et du pain de luxe, est rentré dans tous les ménages.

Hier, on le trouvait sur les tables des plus modestes restaurants, à la plus grande joie de bien des petits, à la bourse légère. Le Parisien est plus gourmet que gourmand et il laisse au Boche le droit de préférer la quantité à la qualité.

Ce qui empêchera probablement pas qu'une louche correspondant de télégraphie, ce soir, à l'agence Wolff : « Paris va manquer de pain. On gaspille la farine pour faire de la panification dite de « fantaisie ».

Or, la fantaisie en tout exaspère ces brutes.

La neutralité des Etats-Unis

WASHINGTON, 7 janvier. — M. Bryan, alléguant la neutralité des Etats-Unis, a déclaré à l'ambassadeur allemand, qu'officiellement le gouvernement de Washington ne pouvait ni commenter les accusations contre les maîtres des Etats-Unis d'avoir fourni des balles dum-dum aux alliés, ni ouvrir aucune enquête à ce sujet.

Outrefois, a-t-il ajouté, M. Wilson intervenait si l'ambassadeur apportait des preuves d'un envoi illégitime de matériel de guerre. Un jour viendra où la vérité sera établie et le monde entier pourra porter un jugement sur les accusations formulées par divers belligérants en ce qui concerne des violations des lois de la guerre civilisée.

Répondant à l'allégation de M. Berpsdorf, d'après laquelle huit millions de cartouches dont les balles étaient à pointe d'acier auraient été livrées depuis le mois d'octobre par une maison américaine à l'armée anglaise, M. Bryan déclare :

Ces fabricants affirment que 100.000 seulement de ces cartouches ont été vendues et qu'elles ne peuvent être employées dans le fusil de guerre d'aucune puissance étrangère. (Havas.)

LA CRUE

D'après les prévisions du service hydrographique la Marne, à Chailfert, paraît devoir atteindre le m. 85 d'ici mercredi 13 courant. La cote, hier matin, était de 1 m. 78.

D'autre part, on signale une légère crue du Grand-Morin et une recrudescence continue de la Marne supérieure.

Il gègne à braver la vaste tranchée le relief qui avait devant lui, vous voyez notre patience à tous. Rassurez un peu ces dames et expliquez-leur ce qui peut s'expliquer de vos projets ?

Dalton connaissait Iggnis mieux encore que moi, et il avait bien vu, aux yeux de son grand ami, et à l'air de gaieté sarcastique de son visage que l'on pouvait l'interroger et que Iggnis ne demandait qu'à parler.

— Ce que nous allons faire, mon garçon ! — Oui, puisque les malheurs sont finis ici.

— Rien, dit Iggnis.

— Comment, rien ?

— Well ! Ce n'est pas ici que se préparent les nouveaux malheurs que nous allons entreprendre. Alors il faut attendre qu'ils soient prêts pour nous mettre en chasse.

— Et qui les prépare ? demanda de sa voix basse et passionnée Mlle Carmen Dalavino ?

— Les hommes du vieux Iggnis.

— C'est pour cela qu'ils sont tous partis cette nuit ? dit-elle.

— Pas cette nuit, hier déjà.

— C'est pour cela ?

— Oui.

— Avec M. Eustache ? demanda Mme Damblesue.

Iggnis resta impassible. Mais je crois bien que nous avions tous eu un petit frémissement.

Well ! dit Iggnis. Avec Eustache 16. Mais Eustache 16 part très loin.

— Ainsi, dit Jacques Damblesue, vous êtes assurés maintenant de tenir la trace de nos ennemis ?

— Oui.

— De tous nos ennemis ?

— Oui.

— Vous connaissez nos ennemis ?

— Je crois, dit Iggnis, faut vérifier encore pour certains. Prudence !

LE NOËL ET LES ÉTRENNES DE PARIS A NOS SOLDATS

Le Comité national d'aide et de prévoyance en faveur des soldats réunissait hier soir, à la chambre de commerce, les vingt maires de Paris, les présidents des chambres syndicales et le représentant du Matin.

La séance s'est ouverte à cinq heures sous la présidence de M. David-Mennel, président de la chambre de commerce de Paris, assisté de MM. Julien Hayem, L. Pigne, Roy et Maréchal.

MM. les maires ont successivement fait part du résultat de leurs efforts qui ont été couronnés de succès le plus éclatant. Les arrondissements riches ont été merveilleusement répondu à l'appel des municipalités, mais l'Assemblée a plus particulièrement applaudi à l'annonce des envois des arrondissements de la périphérie où la population est presque exclusivement composée de travailleurs.

C'est ainsi que le dix-huitième arrondissement, en sus de considérables dons en nature, a pu convertir une somme de cinq mille francs en victuailles de toutes sortes. Cette somme provient de la vente de quelques sous de ceux et celles qui touchent les allocations militaires et les secours de chômage.

220.000 soldats sur le front ont reçu un cadeau

Dans tous les arrondissements, les directeurs et les directrices d'écoles, les administrateurs et les comités des bureaux de bienfaisance ont prêté un actif et dévoué concours à l'œuvre entreprise par les municipalités et l'Assemblée a été unanime à adresser des félicitations et des remerciements à ces si bons collaborateurs.

Après cet exposé des vingt maires de Paris, M. Julien Hayem, le si distingué président du Comité national, a dans une improvisation chaleureuse, résumé l'œuvre générale accomplie. Il a fait part à l'Assemblée de l'envoi sur le front, du 23 au 30 décembre, dans les neuf secteurs indiqués par la précédente réunion, de 700 caisses contenant des conserves de toutes sortes, jambons, saucissons, sucre, chocolat, tabac, vins fins, parfumerie, papeterie, etc. Chaque caisse pesant de 80 à 150 kilogrammes.

Depuis le 30 décembre jusqu'à ce jour, il a été préparé au Jeu-de-Paume, plus de 400 caisses avec le même contenu. Ces caisses sont en cours d'expédition. Il résulte d'un calcul que ces envois ont permis de satisfaire 220.000 soldats, qui ont reçu en outre, pour chacun d'eux, un cadeau d'une valeur moyenne de 3 francs.

On peut donc évaluer à plus de 660.000 francs l'ensemble des cadeaux de Noël et du jour de l'an offerts par Paris à nos glorieux défenseurs.

Quelques lettres

M. Hayem déclare que les plus éloquentes et les plus sincères félicitations sont bien peu de chose à côté des premières lettres de remerciements qui a déjà reçues. De ces lettres, le Matin est heureux de pouvoir extraire les lignes qu'on lui envoie et qui émanent d'officiers de tous grades.

« Je tiens à vous exprimer, au nom de mes vaillants soldats, toute leur reconnaissance pour les personnes qui se sont occupées de leur procurer des cadeaux et de leur procurer des étrennes », écrit un général commandant de corps d'armée.

Le commandant B..., du 3^e bataillon du territorial d'infanterie, s'exprime ainsi : « Étant donné le nombre des dons envoyés, il nous a été possible d'en faire profiter le régiment tout entier. Dans chaque compagnie, une tombola a été organisée et de dévouement de leur procurer des étrennes », écrit un général commandant de corps d'armée.

« Non seulement vous leur avez donné un bien-être matériel, mais vous y avez ajouté un réconfort moral : ces braves gens ont vu ainsi que la France pense à eux, qu'elle s'occupe d'eux et leur fait un grand bien de leurs efforts et de leurs épreuves. »

« Aux remerciements de mes capitaines, écrit le lieutenant-colonel N. M..., commandant les escadrons de la ... division de réserve, je veux joindre les miens les plus vifs pour les galeries que vous et votre comité avez bien voulu si généreusement placer dans les sabots... pardon, dans les souches de nos hommes pour Noël. »

« Dans ces choses, qui leur feront songer à toutes celles qu'à cette époque on trouve sur toutes les tables riches ou pauvres. »

« Aux choses, qui leur feront penser aux joies familiales de cette époque qu'ils regretteront sans doute un instant, mais qui fortifiera au contraire à la pensée qu'ils doivent lutter sans défaillance pour que leurs joies légitimes ne soient plus troublées dans l'avenir par l'oppression germanique. »

« Bonnes choses, enfin ! leur apportant d'abord la tranquillité la pensée de ceux qui, ne pouvant combattre à leurs côtés, combattent pourtant l'ennemi exécuté et méprisable au delà de tout, par la mise en commun de tous les dévouements, de toutes les bonnes volontés, de tous les sacrifices... »

L'Assemblée a applaudi à ces généreux et magnifiques sentiments et, après quelques paroles éloquentes prononcées par M. David-Mennel, elle vota d'acclamation l'ordre du jour suivant :

MM. les maires des vingt arrondissements de Paris, réunis en séance plénière pour la distribution du Noël et des étrennes de Paris aux soldats, ont décidé de continuer à envoyer aux distributions déjà effectuées et à effectuer, reconnaissant que le Comité national

— Vous avez pu débrouiller toutes ces pistes qui se croisaient ?

— Je débrouille.

— Vous comprenez pourquoi tantôt ils nous attaquaient et tantôt semblaient nous défendre ?

— Je comprendrai bientôt.

— Pourquoi ils semblaient lutter les uns contre les autres ?

— Qui.

— Pourquoi ils voulaient le crâne ?

— Qui et le crâne du crâne ?

— Et pourquoi ils voulaient le secret de mon père ?

— Qui, le secret du regret et détestable Damblesue.

— Mais les connaissez-vous, Iggnis ?

— Peut-être, dit légèrement Iggnis.

— Et qu'attendez-vous pour les démasquer ?

— Dernières et authentiques preuves.

— Mais s'ils fuient ?

— Surveillés.

— Mais pourquoi ne pas les faire arrêter ?

— Well ! dit Iggnis, et il commença d'attaquer une aile de poulet. Premièrement, pas la méthode d'Iggnis. Deuxièmement, pas des preuves officielles. Troisièmement, pas affaire à confier à la justice. Non, non, croyez-moi, mon garçon. Impossible. Faut faire justice et revanche nous-mêmes. Impossible autrement.

Il y eut un long silence, pendant lequel chacun de nous réfléchissait aux sensationnelles affirmations d'Iggnis. J'avoue que, pour ma part, j'avais peine à accepter l'assurance d'Iggnis. Sa certitude arrivait au point que je ne paraisais le plus obscur de notre époque, peu après le crime abominable et inexplicable commis sur Mme Dalavino.

Était-ce donc cet assassinat qui avait été une révélation pour Iggnis ?

— Mais comment ?

— Pardon, dit Mme Damblesue, excusez-

à remplir à leur satisfaction et suivant les instructions de leurs administrés, le mandat qui lui était confié. Il s'agit de cette déclaration pour remercier leurs administrés du réconfort moral qu'ils ont procuré à nos héros, qu'ils ont et leur ont donné la reconnaissance unanime que leur a votée la population de Paris, non seulement pour la défense de son camp retranché, mais pour les admirables victoires auxquelles sera due le triomphe final. Ils sont heureux dans cette circonstance d'associer à leurs administrés tous les présidents des chambres syndicales qui, dans un superbe élan patriotique, ont apporté leur précieux concours et leur haute compétence au Comité national d'aide et de prévoyance en quelques jours la gigantesque expédition destinée à apporter en temps utile le Noël et les étrennes de Paris aux soldats.

Il s'agit en outre de désir de voir l'Union du Comité national et des maires des vingt arrondissements de Paris se prolonger et se perpétuer en vue de rendre plus immédiate, plus étendue et plus efficace l'action du Comité national d'aide et de prévoyance en faveur des soldats.

Avant de lever la séance, M. David-Mennel adresse au Matin ses remerciements et ses félicitations pour la brillante collaboration qu'il n'a cessé d'apporter à l'œuvre du Noël et des Étrennes de Paris.

A son tour, le Matin, est heureux d'adresser au Comité national, aux vingt municipalités de Paris et à celui qui a pris l'initiative de cette si heureuse association, M. Armand Alexandre, maire adjoint du neuvième arrondissement, sa reconnaissance et son espoir d'avoir bien voulu l'associer à cette grandiose manifestation patriotique.

Comment sont traités les prisonniers français en Allemagne

CHRONIQUE, 6 janvier. — Du correspondant particulier du « Matin ». — La proclamation du général Freiherr von Bissing aux prisonniers français du camp de Munster, que le Matin a publiée, a motivé la protestation de plusieurs ministres et députés. Le général lui-même ne pourra contester l'absolue authenticité du cynisme factum par lui rédigé, non plus que le règlement arrogant et barbare sous lequel doivent se plier nos malheureux captifs. Voici ce chef-d'œuvre :

Règlement disciplinaire des prisonniers. — I. — Chaque prisonnier de guerre doit du respect et de l'obéissance à tous les officiers et sous-officiers appartenant à l'armée allemande. Les ordres émanant de ces supérieurs sont strictement à suivre. De même, les prisonniers doivent à tous les soldats de leur armée, en tant que commandés de garde et de sécurité, ainsi qu'aux soldats qui ne seraient supérieurs que temporairement.

II. — Le prisonnier qui manque de respect vis-à-vis d'une personne appartenant à l'armée allemande, celui qui s'offense ou celui qui n'obéit pas aux ordres donnés sera sévèrement puni : la peine de la détention au-dessus de dix ans ou la peine de mort sera appliquée : a) en cas de manque de respect vis-à-vis d'un supérieur ; b) en cas de refus exprès d'obéissance ; en cas de non-obéissance continue ou en cas de menaces envers un supérieur ; en cas de non-obéissance par des paroles, gestes ou autres actes ; c) en cas de tentative de fuite ; d) en cas de tentative de donner du secours à un prisonnier ; e) en cas de tentative de rétablir l'obéissance.

III. — Sera punie par la mort : toute sommation qui tente d'exciter pour le service de l'armée allemande au service de la guerre, de révolter contre celui-ci. Si plusieurs personnes se concertent pour commettre une pareille action en commun accord, il y a mutinerie qui sera également punie de mort. Le prisonnier qui tentera de rétablir l'obéissance à ses supérieurs immédiatement sera puni par la même peine que les mutins.

IV. — Tout essai de s'enfuir sera sévèrement puni. Chaque soldat commandé au service de l'armée allemande, celui qui s'offense ou celui qui n'obéit pas aux ordres donnés sera sévèrement puni : la peine de la détention au-dessus de dix ans ou la peine de mort sera appliquée : a) en cas de tentative de fuite ; b) en cas de tentative de donner du secours à un prisonnier ; c) en cas de tentative de rétablir l'obéissance à ses supérieurs immédiatement sera puni par la même peine que les mutins.

V. — Sera sévèrement puni le prisonnier qui n'obéira pas à ses camarades en ce qui concerne le service de travail.

VI. — Il est interdit de parler de la guerre ou de la situation de la patrie au prisonnier qui est sous l'ordre de l'armée allemande. Si le prisonnier est assis, il doit se lever immédiatement à l'approche du supérieur. Il doit se lever à l'approche du supérieur. Il doit se lever à l'approche du supérieur. Il doit se lever à l'approche du supérieur.

VII. — Il est interdit de parler de la guerre ou de la situation de la patrie au prisonnier qui est sous l'ordre de l'armée allemande. Si le prisonnier est assis, il doit se lever immédiatement à l'approche du supérieur. Il doit se lever à l'approche du supérieur. Il doit se lever à l'approche du supérieur. Il doit se lever à l'approche du supérieur.

VIII. — Chaque prisonnier doit se lever le matin, immédiatement après le signal du réveil, et se tenir à l'ordre. Ensuite, il doit se lever et s'habiller et se rendre à l'appel, où la présence des prisonniers sera contrôlée. Après l'appel, les prisonniers reçoivent le café. Le café est distribué à l'ordre du travail. Le café est distribué à l'ordre du travail. Le café est distribué à l'ordre du travail.

IX. — En se rendant au travail, en revenant, les prisonniers sont conduits en formation de marche et en parfait ordre. Il leur est interdit de fumer, de se vanter ou de faire du bruit pendant le travail.

X. — La retraite a lieu à 9 heures du soir. A ce signal, tout le monde doit se mettre devant son lit, où les prisonniers doivent attendre, jusqu'à la lecture des nouvelles, que l'ordre leur soit donné de se coucher.

XI. — Il est défendu de quitter les baraquements pendant la nuit. La non-observation de cet ordre sera sévèrement punie.

Général von Bissing.

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte, les prisonniers du camp de Munster ne sont pas, comme le général l'affirme, « bien traités et protégés dans son camp ».

moi, je vous prie, excusez une mère que seuls les dangers immédiats inquiètent. Vous nous avez dit que vous connaissiez nos ennemis, que vous teniez toutes les pistes. Soit. Mais puis-je savoir comment vous savez, pourquoi vous savez que les malheurs sont terminés ici ?

— Well ! dit Iggnis, facilement. Parce que nos ennemis ont maintenant tout ce qu'ils voulaient de nous.

— Qui et qu'ils voulaient ?

— Qui maintenant.

— Qu'ont-ils donc ?

— Tous ont tout ce qu'ils réclamaient.

— Je n'y comprends rien. Ah ! qui vous êtes mystérieux, monsieur Iggnis !

— Pas plus mystérieux que petite lady Monique, lady, dit Iggnis.

Alors Iggnis repoussa son assiette et, s'étant versé une étrange mixture de café et de whisky, il but deux gorgées, ralluma sa pipe et, s'adressant à Mme Damblesue, il lui dit avec un flegme parfait cette phrase qui tomba sur nous comme un coup de tonnerre :

— Well ! pourquoi voulez-vous, puisqu'il faut pour vous convaincre un premier exemple, que ce gentleman trembleur qui s'appelle Sosthène d'Upsac continue à essayer d'assassiner la petite lady Monique ou nos bons garçons, puisque maintenant il peut lire le secret du crâne ?

— Ah ! dit Mme Damblesue en tressaillant. Et son visage devint d'une pâleur livide. Nous nous taisions, atterrés.

— Est-ce que vraiment, reprit bientôt notre hôte, vous croyez que M. d'Upsac est l'assassin qui nous poursuivait ?

— Iggnis ne croit pas. Le vieux Iggnis est sûr que ce gentleman trembleur est un des assassins.

— Ah ! mon Dieu ! à qui se fier !

Et Mme Damblesue serra la petite Monique.

Les flottes alliées

Communiqués officiels de la marine

I. — Comme une escadre britannique croissait en Manche sur les côtes sud d'Angleterre, dans la nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier, par un beau clair de lune et grosse mer, une explosion s'est produite, vers trois heures du matin, à l'avant du cuirassé Formidable, soit que le bâtiment ait été atteint par un sous-marin, soit qu'il ait heurté une mine.

Une heure après, le Formidable coulait. On a reculé dix cents survivants.

II. — Le La-Hire a capturé, dans le bassin occidental de la Méditerranée, un contingent de réserves allemandes venant des Baléares.

III. — Des bâtiments légers de notre force navale du Nord ont continué à coopérer avec

PRINCIPAUX FAITS DE GUERRE

du 25 décembre, au matin, au 5 janvier, au soir

La période du 25 décembre au 4 janvier a été marquée, malgré l'état détestable du terrain et le mauvais temps, par trois actions importantes, qui toutes trois ont abouti à un succès caractéristique : la prise de Saint-Georges, le développement de nos gains dans la région de Perthes, la prise de Steinbach. En outre, sur toute l'étendue du front, notre activité offensive n'a pas cessé de se manifester par des gains, dont on trouvera ci-dessous le détail.

Sur certains points, l'ennemi a peu réagi. Sur d'autres, il a contre-attaqué violemment et il a été partout repoussé.

Nulle part, il n'a obtenu de résultats qui puissent, même de loin, se comparer à ceux que ces onze journées nous ont valu.

De la mer à Arras

La prise de Saint-Georges. — Au nord de la Lys, l'événement le plus important depuis le 25 décembre a été la prise de Saint-Georges.

Etant donné l'état du terrain, le succès de cette entreprise paraissait plus que douteux. Il a été complet.

Saint-Georges ne comprend que quelques maisons alignées entre le canal de l'Yser et une route. L'inondation rend impraticable toute autre voie d'accès que cette chaussée surélevée et la digue sud du canal. Partout ailleurs, c'est l'eau ou une boue très liquide dans laquelle on enfonçait jusqu'au genou. Saint-Georges avait été organisé par l'ennemi en un véritable fortin (murs crénelés, barrières, sacs remplis de boue, mitrailleuses commandant les deux routes). La chaussée était occupée et garnie de fils de fer.

Les fusiliers marins et les chasseurs cyclistes, à qui revint, avec un détachement de dragons, l'honneur de la prise de Saint-Georges, ont progressé vers le village en creusant dans la chaussée même un boyau de sape.

De place en place, le boyau s'élargissait, formant un abri pour les troupes qui devaient être chargées de donner l'assaut. Le même travail était exécuté sur la digue sud.

Le 27 décembre, nous parvenions ainsi jusqu'à une maison de passeur, située au nord de Saint-Georges. Ce point d'appui tomba entre nos mains, l'assaut fut donné le lendemain.

Malgré le feu violent de l'ennemi, quelques fusiliers marins réussirent à lancer une pièce de canon sur une petite embarcation qui se trouvait en batterie sur la digue, à très petite distance des maisons de Saint-Georges, qui s'écroulèrent sous les obus.

En même temps, au sud, les troupes belges s'avancèrent dans la boue et un détachement de marins venus en doris de Ramskapelle s'installèrent dans deux fermes, d'où leurs feux prenaient d'enfilade les défenseurs ennemis de Saint-Georges.

Les fusiliers, groupés dans le boyau de la route s'élancèrent à l'assaut. Les derniers marins allemands restés dans Saint-Georges se rendirent. Ils n'étaient plus que quarante. On trouva dans les ruines du village environ 500 cadavres.

Notre détachement réussit à se maintenir à Saint-Georges, malgré un retour offensif que l'adversaire prononça le 30 décembre. A la suite d'un très violent bombardement, quatre mille obus, de tout calibre, furent lancés sur Saint-Georges et ses environs.

Quatre colonnes ennemies s'avancèrent par la digue, la chaussée, à travers les bancs de vase et même dans l'eau ; elles furent toutes arrêtées à bout portant par notre feu.

De Saint-Georges à Ypres. — Indépendamment de la prise de Saint-Georges, nos armées, au nord de la Lys, ont réussi, malgré l'état effroyable du terrain, à réaliser d'appréciables progrès.

Nos attaques de nuit dans les dunes, accompagnées d'un bombardement violent, ont gagné 80 mètres, le 25 décembre, en face de Nieuport. Nos gains ont continué les jours suivants : 50 mètres le 27 ; 50 mètres le 29.

En avant de Saint-Georges, vers l'est, nous avons progressé de 250 mètres le 29 et de 500 le 4 janvier. Nous avons trouvé 200 nouveaux cadavres. L'ennemi a beaucoup bombardé, un peu contre-attaqué. Il n'a obtenu aucun résultat.

Autour d'Ypres. — Le 1^{er} janvier, nous avons fait sauter un fortin occupé par deux compagnies de 70 hommes chacune, 3 mitrailleuses et deux canons de campagne. L'explosion a produit une colonne de fumée de 120 mètres de haut sur 140 mètres de large. La moitié des défenseurs ont été ensevelis sous les débris. L'autre moitié a pris la fuite. Notre artillerie est alors entrée en action et les fuyards ont été décimés.

Près de la ferme Eykhof, nous avons fait sauter le 3, à la mitraille, une tranchée ennemie qui a enseveli ses défenseurs. Sur presque tout le front, des tranchées inondées et pleines de cadavres allemands ont été reconnues par nos patrouilles.

Au nord d'Ypres, l'état du terrain nous a immobilisés. Un colonel, dans un rapport, écrit : « Le terrain sur lequel nous sommes engagés est épouvantable. Une crêpe de 30 centimètres est relativement bonne. Mais au-dessous c'est de la boue et toujours de la boue. Des hommes engagés dans des boyaux ou des tranchées de 1 mètre à 1 m 50 de profondeur sont à peu près incapables d'en sortir et s'enlèvent petit à petit jusqu'au moment où il faut plusieurs hommes pour les dégager. Des hommes animés du plus grand courage et commandés pour sortir des tranchées font tous leurs efforts pour y réussir, ils n'y peuvent parvenir. »

Sur ce sol détrempé, nos soldats multiplient les preuves d'endurance, d'ingéniosité et de dévouement. Un bataillon de chasseurs n'ayant pu, deux jours durant, par suite de l'état du terrain, être relevé ni ravitaillé, un bataillon d'infanterie voisin préleva une part sur sa propre distribution pour en faire don à ses camarades démunis.

L'armée belge. — L'armée belge a solidement défendu, malgré une vive canonnade, la tête de pont qu'elle a établie au sud de Dixmude. Elle a progressé de 100 mètres le 26 décembre, de 40 mètres le 27 et son artillerie a fait faire les batteries allemandes. Même succès le 4 janvier.

Dans les journées des 30 et 31 décembre, 1^{er} et 2 janvier, l'armée belge a occupé plusieurs fermes restées aux mains de l'ennemi sur la rive gauche de l'Yser et poussé des reconnaissances sur la route de Pervyse à Sinoobad.

Une section de mitrailleuses belges s'est distinguée à la prise de Saint-Georges.

D'Arras à Reims

Dans la région d'Arras. — C'est, surtout près de Cency qu'il est battu. Le 25 décembre au soir, nos tranchées atteignaient les premières maisons du village. Le 24, progression au sud de Cency et au sud de Souchez. Le 27, entre la partie sud de Cency et le bois de Berthouval, nous avons élevé 800 mètres de tranchées allemandes, plus une tranchée à l'est et une au sud des précédentes.

Les Allemands, après s'être énergiquement défendus, ont contre-attaqué. Mais nous avons repoussé leurs attaques. Nous avons progressé de 100 mètres le 25 décembre, de 100 mètres le 27 et de 100 mètres le 29.

Le 4 janvier, notre artillerie a empêché les Allemands de poursuivre leurs travaux.

D'autres progrès ont été réalisés à Loos, 250 mètres, le 31 décembre ; près de Vernelles, le 2 janvier ; à Saint-Laurent, le 3 janvier.

L'ennemi a marqué une grande activité sur son artillerie, qui a bombardé presque constamment notre front. Il nous a fait sauter deux caissons le 31 décembre. Par contre, nous n'avons presque pas vu d'attaques d'infanterie.

Nos fantassins se sont montrés, en dépit des difficultés qu'accumulaient sous leurs pas de continuelles inondations dues à des pluies prolongées, pleins d'ardeur et de moral. Le 30 décembre, dans le bois de Berthouval, les hommes étaient dans l'eau et la boue, tantôt jusqu'au genou, tantôt jusqu'au ventre. Les territoriaux ont demandé à participer au service des patrouilles en avant des lignes et s'en sont fort bien acquittés.

Notre artillerie a détruit l'ennemi deux mitrailleuses blindées le 25 décembre, un blockhaus le 31, et utilement appuyé le même jour la droite anglaise.

La collaboration entre alliés a été, comme toujours, intime et constante, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante du général commandant l'une des armées britanniques :

« Je désire signaler spécialement la belle conduite des bataillons du régiment territorial canadien, la discipline du corps indien par le général commandant l'armée française, à l'occasion de l'attaque des Allemands dans le voisinage de Givenchy, les 20 et 21 décembre et dans les opérations qui ont suivi pour rétablir la ligne. Ces deux bataillons ont pris une part active aux opérations tant en faisant une contre-attaque qui en aidant à tenir le village de Givenchy. Leur conduite est de tout point admirable et leur résistance à l'ennemi remarquable sous un feu violent. »

De l'est et du sud-est d'Amiens, région d'Albert et de Roye. — La période du 25 décembre au 5 janvier n'a pas été marquée par des actions de grande envergure.

L'attaque du 24 sur la Boisselle, signalée brièvement dans le dernier communiqué, a été bien menée. Nos troupes ont pris quatre mitrailleuses, fait des centaines de prisonniers, amené leurs tranchées à 30 mètres des tranchées allemandes. Elles s'y sont maintenues, malgré de très vives contre-attaques, les 25 et 27 décembre. Plusieurs officiers ennemis ont été tués au cours de ces journées. Leurs corps sont restés entre nos mains. Les Allemands avaient préparé leur effort par une grosse concentration d'artillerie, qui est demeurée inutile.

Quelques actions se sont déroulées dans la région de Liévin, tranchées perdues et reprises le 25 ; combats de mines le 27.

Notre artillerie a riposté très vivement à l'artillerie ennemie et a eu, presque toujours, l'avantage. Elle a détruit des tranchées aux environs de la Boisselle, un poste de commandement et un miniverier à Beuvraignes. Elle a réduit au silence des batteries ennemies sur la route d'Albert à Péronne.

Le mauvais temps a obligé nos hommes à d'importants travaux de réfection de tranchées, auxquels ils ont fait face avec une parfaite bonne humeur.

Dans la vallée de l'Aisne. — Il n'y a eu à signaler presque exclusivement que des combats d'artillerie souvent brillants pour nous.

Le 26, au nord de Soissons, nous avons fait de larges brèches dans les fils de fer ennemis. Les Allemands ont tenté de réparer leur réseau. Nous les laissons commencer le travail, puis nous ouvrons le feu. Tous leurs travailleurs ont été tués sur place.

Le 26, nous avons démolé une mitrailleuse et une batterie dans la forêt d'Oucrem, un mortier au nord de Vingre ; le 27, des abris à mitrailleuses au plateau de Nourvion ; le 29, des tranchées près de Crouy ; le 2 janvier, des ouvrages au plateau de Tournai.

Notre infanterie a montré partout où elle a eu à s'employer, de belles qualités. Une attaque a été menée le 25 décembre, contre des éléments de tranchées allemandes déjà disputées le 21 et le 22. Nos sapeurs, sans subir de pertes, ont fait sauter les fils de fer. Nos hommes, battonnettes au canon, et sans sac, ont sauté dans les tranchées ennemies. Avec des sacs à terre dont ils s'étaient munis, ils ont bouché les boyaux de communication et repoussé les contre-attaques ennemies. Ils se sont maintenus jusqu'au soir, et se sont retirés ensuite sur une ligne nouvelle qu'ils ont maintenue jusqu'au jour.

De même, le 1^{er} janvier, les Allemands ayant fait sauter une mine, notre infanterie, malgré la surprise de l'explosion, bondit en avant, s'installa dans l'ennemi avant eux et y demeura en dépit de nombreuses et vives attaques.

De Reims à Verdun

De Reims à Verdun. — Au nord de Prunay, il y a eu le 25 décembre, des combats dans lesquels il faut retenir la valeur des combats rendus détaillés parvenus depuis le dernier communiqué.

Nous avons, dans ces quatre jours, gagné de 600 à 700 mètres dans la direction de la Berthouval, malgré de nombreuses difficultés : réseaux de fils de fer très épais, flanquements par mitrailleuses dissimulées, abatis, fausses tranchées renfermant des fougasses, artillerie très bien abritée. Notre progression s'est poursuivie avec méthode et ténacité. On a noté que l'attitude de l'ennemi avait été strictement défensive, et on a eu l'impression qu'il attendait jusqu'à la dernière minute pour gamir d'infanterie ses tranchées de première ligne.

Dans la même région, le 30, près de la ferme Alger, les Allemands ont réussi à faire sauter une de nos tranchées. Ils ont attaqué aussitôt. Mais une contre-attaque à la battonnette les a mis en déroute. Sur le détachement ennemi de 100 hommes qui avait attaqué, 70 sont tombés. Nous avons immédiatement rétabli nos tranchées bouleversées par l'explosion.

A l'actif de notre artillerie, on peut signaler la destruction de deux mitrailleuses le 26 ; la destruction d'un dépôt de munitions à Vitry-Reims, le 28 ; d'un blockhaus, le 29 ; d'un ouvrage, le 31. Dans les deux engagements entre les deux artilleries, la nôtre a presque constamment eu l'avantage.

Le jour de Noël, les Allemands sont sortis de leurs tranchées en criant : « Trêve de deux jours ! » Leur ruse n'a pas réussi. Presque tous ont été abattus par une décharge immédiate.

Dans la région de Perthes-les-Hurlus, Masnil-Hurlus, Beauséjour. — Les opérations ont été marquées par de nouveaux succès.

Le caractère de ces succès est double. Nous avons, d'une part, repoussé toutes les contre-attaques ennemies. Nous avons, d'autre part, étendu sensiblement nos gains en avant.

On se souvient que la situation, le 24 décembre au soir, était la suivante : Nous avions chassé les Allemands des quelques boyaux de leur première ligne qu'ils avaient conservés le 22 et le 23. Nous étions maîtres de toute cette première ligne.

La nuit du 24 au 25 et les journées des 25 et 26 ont été marquées par cinq violentes attaques de l'ennemi, avec des forces importantes, contre les positions conquises par nos troupes.

Les quatre premières ont été dirigées à l'ouest de Perthes. Elles se sont produites sur un front de 1.500 mètres.

Notre infanterie et nos mitrailleuses les ont accueillies par un feu si meurtrier qu'elles ont été immédiatement repoussées. Nos batteries sont alors intervenues et ont achevé la déroute des Allemands.

Puis, plusieurs centaines de cadavres ont été trouvés en avant de nos lignes. L'importance de ces succès est soulignée par le fait que les Allemands avaient amené de difficiles points du front des renforts devant Perthes. Ils voulaient à tout prix réparer leur échec des jours précédents. Ils n'ont pu que l'aggraver.

Notre progression s'est développée en même temps que se consolidaient nos gains.

Le 28 décembre, au nord de Massiges, à la cote 191, trois bataillons d'infanterie coloniale ont enlevé toute une ligne de tranchées allemandes. Le 30, toujours au nord de Massiges, nouveau bond de 300 mètres, suivi d'un tir heureux sur les réserves ennemies, par l'ennemi. Le même jour, gain de 200 mètres à Beauséjour.

Le 1^{er}, le 2 et le 3 janvier, c'est au nord-est de Mesnil, et au nord de Beauséjour, que nous avons gagné du terrain — 600 mètres le 1^{er}, 300 mètres le 2, 500 mètres le 3. Les troupes françaises et allemandes étaient le 3 au soir, distantes de 15 mètres. Tout ce qui a été conquis a été gardé. Notre position nouvelle n'a pu être entamée malgré les efforts acharnés de l'ennemi.

Notre artillerie a, sur tout ce front, complètement maîtrisé les batteries allemandes. Elle a, le 3 janvier, infligé de très grosses pertes à des masses d'infanterie ennemie concentrées au nord de Massiges.

Dans les tranchées conquises, nous avons trouvé et pris un miniverier, un canon, deux mitrailleuses, 14 caisses de cartouches de mitrailleuses, 8 caisses d'explosifs, des projectiles, des amorces, des mèches, pelles, pioches, trousseaux d'artificiers, pinces, ciseaux, lampes, chariots, des fusils, des équipements, des cartouches, des lanternes, des vêtements, des gants, des gilets, des gilets de chocolat, de conserves et du pain.

Tout cela souligne la portée indiscutable de l'échec allemand.

Le 28 décembre, les résultats ont été moins importants que dans la région de Perthes.

Notre artillerie a marqué, dans les bois de la Gruerie et de la Bolante, quelques coups heureux ; le 25, démolition d'un abri à mitrailleuses et anéantissement d'un détachement de relève ; le 26, destruction d'un observatoire allemand ; le 30, destruction d'un blockhaus ; le 1^{er} janvier, destruction d'un blockhaus.

Les combats d'infanterie ont été très vifs. Nous avons gagné 200 mètres au sud de Saint-Hubert le 26 et le 27, et obligé l'ennemi à évacuer plusieurs tranchées. De même le 27, dans le bois de la Gruerie.

Le 28, l'ennemi, profitant d'un brouillard épais qui le protégeait contre nos canons, a légèrement progressé dans le bois de la Gruerie et a également gagné une cinquantaine de mètres.

Mais du 1^{er} au 4, nous avons contre-attaqué, repris une notable partie de ces 50 mètres et consolidé nos positions. Le 3 au soir, nous avons gagné 100 mètres près de Fontaine-Madame et détruit une mitrailleuse. Au bois Bolante et près de Courcheville, nous avons gagné 30 mètres, le 28 ; 100 mètres le 29 ; sur un front de 500 mètres.

Les violentes attaques de l'ennemi sont demeurées sans résultat.

De Verdun à Belfort

Dans la région de Verdun et sur les Hauts-de-Meuse. — C'est surtout au bois Bouche que nos gains ont été sensibles. 50 mètres le 27, autant le 28, autant le 2 janvier, et cela sur un front constamment élargi.

L'ennemi a très énergiquement contre-attaqué les 28, 29, 31 décembre, 2 janvier. Il a été invariablement repoussé.

Sur tout ce front, nous avons sur les Hauts-de-Meuse gagné partout du terrain. Au bois de Forges et au bois de Consenvoye les Allemands ont tenté plusieurs attaques, notamment le 30 décembre et le 2 janvier. Ils n'ont pas pu déboucher des bois. Près de Colonne nous avons gagné, le 26, 150 mètres.

Nous avons également progressé le 2, près de Bourville.

Notre artillerie a montré beaucoup de vigueur. Exemple le 27, au bois Bouche, l'ennemi nous a fait sauter une tranchée. Nos hommes s'y sont maintenus, puis ont empêché l'ennemi de s'en emparer.

Il faut noter, dans ce secteur, la supériorité soutenue de notre artillerie. Voici quelques-uns des résultats obtenus : le 25 décembre, destruction d'un blockhaus près de Marcheville ; le 28 destruction d'une mitrailleuse aux Eparges ; le 31 démolition d'un abri à l'ouest de Bourville et de la 2^e janvier à Chauvencourt, la même jour, explosion d'un dépôt de munitions et destruction d'un nouveau blockhaus à Marcheville ; destruction d'abris à mitrailleuses aux Eparges le 3 et le 4.

Aux Eparges les batteries ennemies ont été reculées de plus de 600 mètres, preuve certaine des résultats obtenus par nos batteries.

Nant à l'artillerie allemande, elle paraît s'être spécialisée dans le bombardement à longue distance des villages situés à l'intérieur de nos lignes.

Entre Meuse et Moselle. Les Allemands ont annoncé qu'ils avaient obtenu de grands succès au bois Brûlé (forêt d'Apremont). En réalité ce n'est pas le bois Brûlé, mais un point de ce bois, la redoute du bois Brûlé, théâtre de combats ininterrompus depuis plusieurs semaines.

Ils ont attaqué sur ce point le 26, le 28, le 31 et le 1^{er} janvier. Le 28, ils ont pris, puis perdu une partie de la redoute que nous tenons encore. Ils ont, le 31, occupé la presqu'île de ce point, occupé une simple ligne qui a été maintenue jusqu'à la fin de la nuit et leur succès a été très localisé, sans aucune conséquence.

Par ailleurs, nous avons, en Woëvre et sur le plateau de Haye, gagné du terrain 150 mètres près de Viré le 30 ; gain maintenu le 31 avec de grosses pertes pour les Allemands (400 cadavres sur le terrain). La contre-attaque ennemie avait été menée en formation serrée.

Près de Pont-à-Mousson, dans le bois Le Prétre, l'ennemi, constamment pressé, n'occupait plus qu'une minime partie de cette forêt vallonnette et difficile, qu'il tenait tout entière, il y a six semaines, et où nous n'avons enregistré que des succès.

Les combats d'artillerie, notamment dans la région du bois de Morin, ont été, à certains jours, assez vifs.

Dans le secteur des Vosges. notre activité a été continue. Elle a été couronnée de très heureux résultats.

Dans le Ban-de-Sapt et près du Bonhomme (Tête-de-Faux), nous avons été très souvent attaqués, mais nous avons toujours repoussé l'ennemi.

L'attaque sur la Tête-de-Faux, le 25 décembre, s'est renouvelée trois fois, de une heure du matin à onze heures trente, avec une extrême violence. Elle a été repoussée d'abord à la battonnette, ensuite par l'artillerie.

L'ennemi a fait de grosses pertes. Nous avons constaté la mort de 500 hommes, d'un commandant et de 3 lieutenants, dont les corps ont été retrouvés près de nos tranchées. L'ennemi a abandonné également des caisses de bandes pour mitrailleuses, 200 grenades à main, 300 sacs à terre.

Nos tranchées ont été poussées en avant. Elles sont à 20 mètres des tranchées ennemies. Le 29, les Allemands ont tenté une nouvelle attaque. Elle a été également repoussée.

La prise de Steinbach. Dans la région de Thann, nos progrès ont été très brillants. Ils se sont développés sans interruption du 25 décembre au 5 janvier.

Les opérations menées par nos troupes des Vosges dans la région de Cernay, à Uffholtz, Aschbach, Aschbach-le-Haut, ont été particulièrement profitables.

Le 25 décembre, nous tenions les lisières des deux Aschbach au sud de Cernay et, malgré une vive résistance, nous nous sommes installés à la lisière des bois qui bordent Steinbach. Ces attaques concentriques ont constamment progressé pendant les jours suivants.

Le 26, nous nous sommes avancés dans les bois de Steinbach et le ravin d'Uffholtz, tandis qu'à l'ouest de Cernay, nous étions au contact des fils de fer ennemis et qu'au sud, nous attaquions la lisière nord-ouest d'Aschbach-le-Haut. Cette progression s'est accomplie le 27 et nous avons trouvé sur le terrain plus de 200 cadavres allemands, avec une grande quantité d'armes et d'équipements abandonnés.

Le 28, combat violent. Sur la crête à l'ouest d'Uffholtz, 500 mètres sont gagnés et 50 aux lisières de Steinbach, dont l'investissement se poursuit malgré un feu des plus intenses. Nos chasseurs, « les diables noirs », s'accrochent aux défenses accessoires et s'y maintiennent toute la journée du 29. Plus de 200 morts et blessés allemands sont restés à l'abandon.

Le 30, nous entrons dans Steinbach. C'est la guerre de rues, maison par maison. Le soir, nous avons en notre pouvoir la moitié du village. Le 31 et le 1^{er}, l'ennemi, refoulé dans la partie est, perd trois nouvelles lignes de maisons. Dans chacune, nous trouvons des cadavres. Notre artillerie, soutenant notre infanterie, inflige à l'ennemi de grosses pertes et nous permet de consolider nos gains.

Malgré le feu des mitrailleuses ennemies, dans les flammes des incendies, les chasseurs avancent avec un entrain magnifique et dans la plus joyeuse exaltation. Le 5, ils enlèvent le quartier de l'église et du cimetière, tandis qu'à l'ouest de Cernay leurs camarades enlèvent les tranchées ennemies de la cote 425.

Dans la nuit du 3 au 4, les Allemands, exaspérés de ce progrès soutenu, font deux très belles contre-attaques. Ils ressaisissent la cote 425 et nous refoulent à nos tranchées primitives. Ils reprennent le cimetière et l'église d'Uffholtz.

Sans attendre le jour, nos troupes ripostent. Avant l'aube, elles reprennent tout Steinbach et chassent de nouveau l'ennemi de la cote 425. Le soir, tout le village est à nous, avec ses avancées et nous commençons à déboucher au N.-E. et au S.-O. Nous gagnons également du terrain sur la route de Thann à Cernay.

L'échec allemand est complet et important. Nos soldats ont eu, pendant ces journées, une conduite héroïque.

Puis au sud, les troupes de Belfort ont appuyé l'action de celles des Vosges. Le 5, elles ont enlevé dans le bois à l'ouest de Carspach, tandis que nos batteries détruisaient des trains en gare d'Altkirch et faisaient taire l'artillerie ennemie. De ce côté également, notre supériorité s'est affirmée sans aucun fléchissement.

La guerre aérienne

Nos aviateurs, en dépit d'un temps détestable, ont montré une grande activité. Plusieurs d'entre eux, au cours de reconnaissances, ont eu leurs appareils abîmés dans les airs, au capot, à l'hélice. Deux lieutenants ont été touchés, mais légèrement, par les balles ennemies. Dans la partie droite du front, des bombardements très réussis ont pu être exécutés.

La gare de Metz a reçu 20 bombes, le 25, le 26 et le 31. Les hangers d'aviation de Metz ont été touchés le 26. C'était la réponse au raid des zeppelins sur Nancy. Depuis le 26, aucun zeppelin n'a été vu. Les gares de Vire, de Chauvigny, de Remilly, d'Arnaville, de Thiaucourt, d'Heudicourt ont été bombardées à plusieurs reprises.

Sur d'autres points du front, des rassemblements, des parcs et des bivouacs ont été bombardés, soit de jour, soit de nuit. Le 25, 12 bombes sur une compagnie à Gercourt, 4 sur un bivouac à Montigny, une au bois Saint-Mard, une à Nampcel, 2.000 flechettes sur des voitures et sur de l'infanterie dans la même région ; le 26, 10 bombes et 3.000 flechettes dans la même région ; le 27, 8 bombes sur un captif sur les Hauts-de-Meuse, le 29, 2.000 flechettes sur un rassemblement à Dronhien ; le 31, 1.000 sur un rassemblement à Saint-Hilaire.

Un avion allemand volant vers Paris a été arrêté à Corbeaumont et obligé de s'enfuir.

Un vol de nuit, exécuté dans la nuit du 25 décembre, a été particulièrement brillant. Le vent était très fort. Les aviateurs, partis à 19 heures, ont passé les lignes ennemies à 20 heures, ont aperçu un entonnoir ennemi et ont lancé des bombes dont ils ont pu observer les effets. Au premier éclaircissement, tous les feux se sont éteints. A leur retour, ils ont été poursuivis par les projecteurs, par les fusées, et par des obus éclairants. Ils ont échappé en se maintenant très haut.

Deux de nos aviateurs, par suite d'une panne, sont tombés aux mains de l'ennemi. Ils ont été libérés et leurs nouvelles par une lettre qu'un aviateur allemand a lancée, deux jours après, sur Dunkerque.

Voici les passages les plus intéressants de cette lettre :

« Nous avons eu hier un grand malheur, cependant nous sommes encore en vie. »

« Le moteur marchait très bien, au moment où nous avons passé les lignes allemandes d'Ypres. A partir de ce moment, on nous a violemment canonné par le nord. Sur les 2.000 mètres, le moteur a commencé à faiblir. Nous avons essayé de rentrer. L'appareil n'avancait pas. »

« Ypres était à nous le voyions et l'appareil descendait sans cesse. »

« La rage au cœur, nous avons dû nous résoudre à atterrir. »

« Pendant la descente, les pièces continuèrent à tirer et l'appareil était très baloté par les remous causés par les obus. L'infanterie tirait aussi sur nous, mais nous avons pu atterrir sans mal. »

« Aussitôt, nous avons essayé de mettre le feu à l'appareil, mais ça a été très dur, car les soldats allemands approchaient en tirailleurs. L'essence refusait de prendre feu. Finalement, mon camarade a tiré un coup de carabine dans le réservoir ; dès lors, les coups de feu ont fait rage. »

« J'ai réussi à mettre le feu avec la dernière allumette. »

« Je ne sais comment nous avons réussi à échapper aux balles. Nous avons essayé les coups de feu à bout portant. »

Les prisonniers français en Allemagne

Les Allemands font grand bruit de leur humanité à l'égard des prisonniers, à qui ils s'accrochent naturellement aucune liberté de correspondre victorieusement avec leurs familles. Un de nos soldats prisonniers a pu faire parvenir une lettre écrite par lui secrètement sur papier pelure. Voici cette lettre, dont nous respectons l'orthographe :

« 7 octobre. »

« A ceux qui trouveront ces quelques lignes, quoi qu'ils soient, Français ou ennemis, je leur demande ou plutôt les prie, au nom de l'humanité, de dire à ma famille que j'ai fait mon devoir, que si je suis prisonnier, c'est que mes camarades, que si nous endurons des souffrances atroces, la faim, le froid et la dureté de certaines brutes monstrueuses, nous ne pensons qu'à la France. »

« Nous

